

## Félicité Angers sous l'éclairage de sa correspondance

Maurice Lemire

Volume 26, numéro 1 (76), automne 2000

L'immonde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201522ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201522ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemire, M. (2000). Félicité Angers sous l'éclairage de sa correspondance. *Voix et Images*, 26(1), 128–144. <https://doi.org/10.7202/201522ar>

Résumé de l'article

La vie intime de Laure Conan est surtout connue par ses romans, mais sa correspondance encore inédite jette un éclairage nouveau sur une existence qui ne cesse d'intriguer. D'abord sur le milieu familial où elle a évolué, un milieu dominé par le sens des affaires et des soucis économiques. Dans sa vie spirituelle, la romancière s'en ressent, elle ne cesse de marchander avec Dieu. Elle trouve en la personne du père Fiévez, son directeur spirituel, le père qu'elle souhaitait. Avec la soeur Catherine-Aurélié, il l'encourage à écrire pour gagner sa vie. Après la parution d'Angéline de Montbrun, Laure Conan doit faire face à une destinée publique qui répugne à sa pudeur de femme. Avec le succès, elle finit par l'accepter.

# Félicité Angers sous l'éclairage de sa correspondance\*

Maurice Lemire, Université Laval

---

*La vie intime de Laure Conan est surtout connue par ses romans, mais sa correspondance encore inédite jette un éclairage nouveau sur une existence qui ne cesse d'intriguer. D'abord sur le milieu familial où elle a évolué, un milieu dominé par le sens des affaires et des soucis économiques. Dans sa vie spirituelle, la romancière s'en ressent, elle ne cesse de marchander avec Dieu. Elle trouve en la personne du père Fiévez, son directeur spirituel, le père qu'elle souhaitait. Avec la sœur Catherine-Aurélie, il l'encourage à écrire pour gagner sa vie. Après la parution d'Angéline de Montbrun, Laure Conan doit faire face à une destinée publique qui répugne à sa pudeur de femme. Avec le succès, elle finit par l'accepter.*

---

Si elle n'avait pas écrit, Félicité Angers aurait eu une vie sans histoire, comme en cachent tant de stèles funéraires. Mais depuis la parution de son premier texte en 1878<sup>1</sup>, elle ne cesse d'intriguer la critique, qui ne sait trop comment en parler. Quel sens donner à une destinée aussi singulière? Comment cette jeune fille de Charlevoix est-elle venue à la littérature? Comment a-t-elle, par sa prise de parole pourtant ténue, ouvert la voie de l'écriture à d'autres femmes?

La correspondance de Félicité Angers, sans être ni très abondante ni très littéraire, jette un éclairage nouveau sur la vie de cette auteure déterminante pour la littérature canadienne du XIX<sup>e</sup> siècle, mais dont la biographie offre encore plusieurs zones d'ombre. Les lettres dont nous disposons aujourd'hui — environ une centaine — proviennent en grande partie

---

\* Je désire remercier Anne Carrier pour sa précieuse collaboration tant dans la recherche des documents que dans la révision et la mise au point du texte, alors qu'elle était professionnelle de recherche au CRELIQ. Cet article a été rédigé dans le cadre de la subvention du Conseil canadien de la recherche en sciences humaines au projet «Vie littéraire au Québec».

1. Félicité Angers (pseudonyme: Laure Conan), «Un amour vrai», *La Revue de Montréal*, septembre 1878-août 1879.

des archives du Monastère du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe. Les premières datent de 1879 et les dernières de 1924, année du décès de l'auteur. D'autres lettres se trouvent au Séminaire de Québec (Fonds Casgrain, Fonds Verreau, Fonds Université), quelques-unes aux archives des Ursulines de Québec, aux Archives nationales du Québec (à Québec et à Chicoutimi), à la Bibliothèque nationale à Montréal, au Centre de recherche Lionel-Groulx. Il en existe certainement d'autres que nous n'avons pu repérer jusqu'à présent et nous souhaitons que d'autres chercheurs poursuivent le travail. Le corpus sur lequel nous appuyons est donc nécessairement incomplet, d'autant plus que Félicité Angers n'a pas conservé les lettres qu'elle a reçues de ses correspondants. Tel quel et malgré leurs lacunes, celles dont nous disposons contiennent suffisamment de renseignements sur la vie personnelle de Félicité Angers pour dessiner les contours de la personnalité effacée de la romancière. La plupart de ces lettres sont adressées à la mère Catherine-Aurélie, fondatrice et supérieure des Sœurs du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe. La romancière s'est liée d'amitié avec elle lors de son premier séjour au Monastère du Précieux-Sang en 1878. Aurélie Caouette, de son nom de jeune fille, est une femme d'action tout en étant une contemplative. Au cours de sa vie religieuse, elle s'est occupée de la fondation de nombreux autres monastères à Toronto, Montréal, Ottawa, Trois-Rivières, Brooklyn... ce qui explique ses nombreuses absences. C'est pourquoi Félicité Angers se confiera moult fois à sœur Saint-François-Xavier, la maîtresse des novices, avec laquelle elle peut se permettre plus de familiarité. Il semble bien que la romancière ait connu et apprécié tous les membres de la petite communauté, car certaines lettres sont adressées tout simplement au Monastère du Précieux-Sang, sans destinataire précis. Sa correspondance avec l'abbé Henri-Raymond Casgrain a surtout trait à l'édition d'*Angéline de Montbrun*. Ce dernier, qui a déjà à l'époque la réputation de père de la littérature canadienne, s'offre comme mentor pour s'occuper de la carrière littéraire de la romancière. Comme il jouit d'un réseau important de relations, il pourrait facilement assurer le succès de sa pupille, mais il impose ses conditions et rencontre une certaine résistance de la part de celle-ci. Félicité Angers ne correspondra qu'occasionnellement avec Alfred Garneau, le fils de François-Xavier Garneau, poète et critique littéraire, et avec Thomas Chapais, qui fait alors ses premières armes comme journaliste au *Courrier du Canada*. Homme politique, journaliste et historien, Chapais deviendra, par la suite, un des confidents de l'écrivaine.

Dans les années soixante, Roger Le Moine a fait la critique des œuvres de Félicité Angers<sup>2</sup>. Supposant que la romancière se soit, bien malgré elle, livrée dans ses écrits, il a recherché la personne de l'écrivain derrière le personnage et a interprété l'œuvre à partir de données biographiques puisées

2. Voir ses articles dans le *DOLQ* I et II sur les romans de Laure Conan.

dans les romans, ou inférées à partir des situations romanesques. C'est dans le même esprit que Suzanne Blais, en 1962, a écrit un mémoire qui s'appuyait en partie sur la correspondance de Félicité Angers pour expliquer *Angéline de Montbrun*<sup>3</sup>. Quelques biographies romancées, dont celle de Louise Simard parue en 1995<sup>4</sup>, insistent sur les amours déçues et le caractère acariâtre de Félicité Angers. Plus récemment, Nicole Bourbonnais, qui prépare l'édition critique d'*Angéline de Montbrun*, s'est intéressée aux influences littéraires de la romancière et a insisté sur la littérarité du roman<sup>5</sup>.

En tentant de reconstituer la biographie de l'écrivaine à partir de sa correspondance, nous poursuivons aujourd'hui un autre but : loin de vouloir proposer une nouvelle interprétation de l'œuvre de la romancière, nous désirons plutôt comprendre comment une jeune fille, à une époque où une femme de carrière compte comme une exception, peut choisir d'en venir à l'écriture pour gagner sa vie.

### Le milieu familial de Félicité Angers

Élie Angers, le père de la romancière, naît à La Malbaie en 1800. Comme il sait signer son nom, on suppose qu'il a reçu une certaine instruction. Il exerce simultanément divers métiers, entre autres ceux de forgeron, de marchand et de cultivateur<sup>6</sup>. On dit que sa femme, Marie Perron, s'occupe de plus d'un magasin général<sup>7</sup>. Ces renseignements laissent supposer qu'Élie Angers ait hérité d'une partie des propriétés de son père à La Malbaie : des fermes, des bateaux de pêche, une forge et un magasin général<sup>8</sup>. On peut croire, de toutes manières, qu'il ait été assez à l'aise à une certaine époque, puisqu'il fait instruire ses deux fils et envoie ses filles au couvent, à Québec ; le recensement de 1871 révèle de plus que la famille emploie une domestique. La cécité qui frappe Élie, à la fin de sa vie<sup>9</sup>, aura probablement contribué à faire périlcliter ses affaires car, à sa mort, il laisse sa famille dans une situation financière difficile. Dans notre échantillon de correspondance, qui s'ouvre en 1879 avec une lettre qui parle avec émotion du tout récent décès de sa mère<sup>10</sup>, Félicité Angers

3. Suzanne Blais (sœur Jean de l'Immaculée), « *Angéline de Montbrun*. Étude littéraire et psychologique », mémoire de maîtrise ès arts, Ottawa, Université d'Ottawa, 1962.

4. Louise Simard, *Laure Conan : La romancière aux rubans*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Les grandes figures », 1995.

5. Nicole Bourbonnais, « Angéline de Montbrun : œuvre palimpseste », *Voix et Images*, n° 64, automne 1996, p. 80-94.

6. Selon sa propre signature, au bas d'actes notariés retrouvés dans le minutier de son fils Élie et selon la profession inscrite dans les recensements de l'époque.

7. Micheline Dumont, *Laure Conan*, Montréal/Paris, Fides, coll. « Classiques canadiens », 1960, p. 13.

8. Suzanne Blais, *op cit.*, p. 4.

9. Selon ses derniers actes notariés, retrouvés dans le minutier de son fils Élie, qu'il ne peut signer.

10. Lettre datée du 21 février 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPSP.

ne mentionne que rarement son père, décédé depuis 1875; à peine ose-t-elle souhaiter le salut de son âme: «Chère amie, je voudrais bien aussi pouvoir vous remercier de ce que vous avez fait pour mon père et ma mère. Ne me direz-vous pas qu'ils sont au ciel<sup>11</sup>?»

Le frère aîné, Élie, tient une grande place dans la vie de Félicité, car c'est avec lui qu'elle passera la majeure partie de son existence. Né en 1832, il fait son cours classique au Séminaire de Québec puis entre au Grand Séminaire qu'il quitte après avoir reçu les ordres mineurs. Il s'inscrit ensuite en droit à l'Université Laval et reçoit sa commission de notaire en 1859. Avant d'ouvrir une étude, il se livre au commerce, à l'instar de son père, à Saint-Arsène-de-Témiscouata. Ses premières minutes datent de 1864<sup>12</sup>. Il exerce sa profession à La Malbaie jusqu'en 1918, comme le prouve son minutier, probablement dans la maison familiale. De 1874 à 1879, il occupe de plus la fonction de maître de poste à La Malbaie. Il succède au père de famille en 1875 et prend alors à sa charge, outre sa mère, trois de ses quatre sœurs (Marie, Adèle et Félicité) et son frère (Charles); une autre sœur, Adeline, avait épousé Célestin DesMeules en 1864. En 1884, Charles et Adèle se marient à leur tour. Le frère aîné, Marie et Félicité demeureront célibataires et partageront la demeure familiale jusque dans leur vieillesse.

Né en 1854, le frère cadet, Charles, s'inscrit à l'École normale de Laval où il obtient un brevet d'enseignement en 1871<sup>13</sup>. Après avoir enseigné quelque temps, il étudie le droit à l'Université Laval et se fait admettre au barreau en 1880. Il ouvre ensuite son bureau d'avocat à La Malbaie; la clientèle ne lui fera jamais défaut et le minutier de son frère Élie recèle de nombreux actes notariés qui portent sa signature. En 1884, il épouse Julie Dumas<sup>14</sup>, qui meurt quatre ans plus tard; il demeurera, par la suite, avec son fils — qui deviendra lui aussi avocat — et quelques membres de sa belle-famille. Il s'intéressera à l'agriculture (il possède une terre dans la vallée de la Matapédia) et aux œuvres de bienfaisance (notamment aux missionnaires d'Afrique). Membre du parti libéral, il représente le comté de Charlevoix à la Chambre des communes de 1896 à 1904.

Félicité Angers vit donc dans un milieu familial où le commerce fait partie de la vie quotidienne. Le père passe de nombreux contrats, prête de l'argent à des villageois — ce que fera aussi la romancière dans les dernières années de sa vie. La mère s'occupe du magasin général. Le frère

11. Lettre datée du 27 novembre 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

12. Les minutes notariales d'Élie Angers sont conservées aux Archives nationales du Québec (instrument de recherche n° 301 861).

13. Selon les registres de brevets de l'École normale Laval (de 1860 à 1920), manuscrit sans titre conservé dans les archives du Ministère de l'éducation (numéro de localisation: 242-629).

14. Selon l'acte de mariage, qui a lieu à La Malbaie, elle se prénomme Elmire; elle-même signe cependant Julie.

ainé reçoit sa clientèle à la maison. Charles ouvre son bureau d'avocat au village et tient sa famille au courant de ses affaires. Il n'est donc pas étonnant que les préoccupations pécuniaires soient omniprésentes dans la correspondance de Félicité Angers. Il en va de même pour la religion. La dévotion de Félicité est chose bien connue à La Malbaie. Elle se fait le porte-parole de ses frères et sœurs pour demander des faveurs aux religieuses de Saint-Hyacinthe : « Mon frère Charles demande si vous pourriez exercer une pression efficace sur les juges de la cour<sup>15</sup>. »

Si on en croit la correspondance, la famille, au tournant des années 1880, traverse une période difficile. Les témoignages de Félicité Angers à cet effet sont nombreux. Mis à part leur héritage, les frères et sœurs Angers ne peuvent compter que sur deux sources de revenus : les honoraires du notaire et le salaire que celui-ci retire aussi de sa charge de maître de poste qu'il semble partager, dans la pratique, avec ses sœurs. En 1879, à cause d'un déficit douteux, le maître de poste doit démissionner de sa fonction. Malgré le remboursement du manque à gagner et l'intervention de Thomas Chapais, qui tente en vain de faire attribuer le poste à Félicité<sup>16</sup>, la famille perdra à jamais la fonction :

Depuis le mois de mars nous avons un emploi du gouvernement qui suffisait à nos besoins, mais des messieurs, qui se croient molestés en n'ayant pas été choisis, ont fait une cabale enragée et nous allons perdre notre emploi. Comme vous voyez, notre position n'est pas couleur de rose<sup>17</sup>.

De toute évidence, la profession du frère aîné ne suffit pas à subvenir aux exigences de la famille et Félicité cherche un moyen, pour elle et ses sœurs, de devenir indépendantes<sup>18</sup>. Sans accuser directement son frère, Félicité laisse planer un doute quant à sa maturité : « Mon frère et mon beau frère [*sic*] paraissent bien disposés. Ils ont tous deux grand besoin de miséricorde<sup>19</sup> » ; « en abandonnant mon frère aîné, nous le laisserons exposé à des dangers très grands, mais comment faire autrement<sup>20</sup> ». On peut supposer que le frère, qui a dû « emprunter » des provisions au bu-

15. Lettre datée du 28 décembre 1882, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

16. Le 2 avril 1879, Thomas Chapais écrit à son père, le sénateur J.-C. Chapais pour lui demander d'intervenir en faveur d'Élie Angers : « pour les circonstances qu'il serait inutile de rapporter ici, mais qui, je le sais, ne peuvent laisser planer aucun doute sur le caractère d'honorabilité de M. Angers, il s'est trouvé en face d'un déficit. Ce déficit a été immédiatement couvert jusqu'au dernier sou et il ne reste à l'heure qu'il est aucune réclamation contre le maître de poste. Sous ces circonstances, une substitution a eu lieu de M. Angers à sa sœur Mademoiselle Félicité... » Lettre citée par Suzanne Blais, *op. cit.*, p. 20.

17. Lettre datée du 31 juillet 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

18. « Il m'est venu en pensée que si je le gagnais, j'aurais là *ma fondation* de Chicoutimi et l'indépendance pour mes sœurs et pour moi. Nous sommes, je vous l'ai déjà dit, dans une position pénible. » Lettre datée du 20 juillet 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

19. Lettre datée du 25 juin 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

20. Lettre datée du 31 juillet 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

reau de poste, dissipe son argent d'une façon que Félicité n'approuve pas. Quelques années plus tard, elle s'inquiète de la même manière de son frère cadet: «J'ai eu une triste nuit pleine d'inquiétude et d'angoisse car je vois mon frère bien en péril. Il y a tant de mauvaises compagnies et une mauvaise habitude est sitôt prise<sup>21</sup>.» La correspondance donne peu d'indications sur la façon dont la romancière a dénoué la crise budgétaire. On peut cependant supposer que, dès que sa profession d'avocat lui procure quelque argent, Charles prend en charge l'entretien de ses sœurs: «Il est bien bon frère et s'épuise de travail pour nous venir en aide<sup>22</sup>.»

La situation financière de la famille se corse de nouveau en 1884 quand le frère cadet annonce son mariage. Henri-Raymond Casgrain écrit à Pierre-Joseph-Olivier Chauveau à ce sujet: «Vous savez peut-être que le frère qui soutient sa famille va se marier et laisser ses sœurs dans une situation précaire<sup>23</sup>.» En gens d'affaires, les deux frères et les trois sœurs procèdent de la façon suivante: Adèle, qui se marie le même automne que Charles, renonce à la succession de sa mère, la laissant tout entière à ses deux sœurs célibataires qui vendent ensuite une terre «avec dépendances et bâtisses» à leur frère Charles pour la somme de huit cents dollars<sup>24</sup>.

À première vue, la situation pécuniaire de la famille a été une des causes déterminantes du choix de carrière de Félicité Angers, mais le processus de réflexion qui l'a menée jusque-là est plus complexe. À sa sortie du couvent des Ursulines de Québec en 1862, la jeune fille de 17 ans, comme tant d'autres, s'est retirée chez ses parents, mais sur cette période de sa vie, nous ne disposons que de peu de renseignements factuels. Il serait oiseux d'attribuer à une peine d'amour — qu'aucun document n'atteste hors de tout doute — la vocation littéraire de Félicité Angers. Nous pouvons cependant supposer qu'elle traverse alors la période la plus exaltante de son existence: elle lit beaucoup et rêve certainement de sortir de la situation modeste de sa famille. Échec amoureux ou pas, un moment est certainement venu où la jeune célibataire a dû s'interroger sur son avenir. Les signes tangibles qu'elle attend de la Providence et qu'elle prend pour des grâces particulières, illustrent la matérialité de sa religion.

21. Lettre datée du 2 juillet 1883, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

22. Lettre datée du 1<sup>er</sup> novembre 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

23. Lettre de Henri-Raymond Casgrain à Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, datée du 15 octobre 1883, à Rivière-Ouelle, conservée aux archives du Séminaire de Québec (Fonds Verreau 23, n<sup>o</sup> 280).

24. Actes notariés du 24 et du 27 septembre 1884, minutes notariales d'Élie Angers, conservées aux Archives nationales du Québec à Québec (instrument de recherche n<sup>o</sup> 301861).

## La vie spirituelle de Félicité Angers

Saturée de dévotions et de pratiques religieuses et née au sein d'une famille habituée au commerce, Félicité Angers interprète le monde en fonction de l'éducation qu'elle a reçue. Les gens de son époque s'imaginent que l'on peut tout obtenir du gouvernement, pourvu que l'on frappe aux bonnes portes : pourquoi n'en serait-il pas ainsi avec le ciel ? Félicité Angers conçoit ses rapports avec les puissances surnaturelles dans les termes mêmes du marchandage. Elle entretient une correspondance avec les contemplatives du Précieux-Sang, particulièrement avec la fondatrice, mère Catherine-Aurélié, en partie parce que celles-ci constituent, à ses yeux, un canal privilégié pour communiquer avec Dieu : « Il nous est consolant de savoir que vous suppléiez par vos prières [...] à l'insuffisance des nôtres<sup>25</sup>. » Elle croit fermement, comme ses frères et sœurs, que par leur intercession, les moniales exercent un pouvoir déterminant sur la puissance divine. Aussi leur recommande-t-elle le plus souvent des causes palpables : le succès de ses livres, les considérations de son frère Charles, la guérison des membres de sa famille et de son voisinage, etc. Elle exige que Dieu réponde par des signes sensibles : « je vous en prie demandez donc à Notre Seigneur de vous faire connaître si ma mère est avec lui. Sa vie n'a été qu'une suite de chagrins et elle avait tant de foi<sup>26</sup>. »

Ces relations avec l'au-delà prennent parfois la forme de véritables contrats. Cherchant, par tous les moyens, à acquérir l'indépendance et l'aisance financières, elle propose aux religieuses de leur donner la moitié des 30 000 dollars de la Loterie de la Nouvelle-Orléans pour leur fondation de Chicoutimi si, grâce à leur intercession, elle remporte le gros lot. Pour de meilleurs résultats, elle donne un caractère contraignant à ces relations : « Les billets sont élevés et je n'ai vraiment pas le moyen d'en prendre, si je ne dois pas gagner. Ne tardez pas, s'il vous plaît, à me répondre. Il n'y a pas de temps à perdre, *si je dois gagner*. Maintenant riez de moi si cela vous amuse<sup>27</sup>. » En réponse à mère Catherine-Aurélié qui lui a probablement reproché de demander par là un miracle, elle ajoute : « Après tout, chère mère, gagner à la loterie n'est pas un *miracle*. Sans doute, ce serait une faveur signalée et dont nous sommes bien indignes, mais il me semble que si vous et vos filles le vouliez bien, vous l'obtiendriez<sup>28</sup>. » Il lui semble même nécessaire que la commande du billet soit postée du monastère et que l'évêque et le supérieur du séminaire interviennent auprès de Dieu : « Vous n'ignorez pas notre position. Faites donc et faites faire tout ce que vous pourrez. Cela vous gênerait-il de demander à Mrg. Larocque & à Mrg [*sic*] Raymond un souvenir à leur messe à cette intention — surtout le 12 qui sera le grand jour<sup>29</sup>. »

25. Lettre datée du 27 novembre 1898, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

26. Lettre datée du 21 février 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

27. Lettre datée du 20 juillet 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

28. Lettre datée du 31 juillet 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

29. Lettre datée du 31 juillet 1879 (feuille annexée), à La Malbaie, conservée aux ASPS.



L'absence de résultats tangibles ne la décourage pas. Au cours des années suivantes, Félicité imagine autre chose pour assurer le succès de sa carrière littéraire :

Voici ce que je voudrais, écrit-elle à sœur François-Xavier. Mettre notre Notre-Seigneur de moitié dans les intérêts de mon travail, le prendre pour *associé* en un mot. Ne riez pas de moi et veuillez me *dresser* un acte d'*association*. Je parle sérieusement. Mes dettes payées je lui donnerai la moitié des profits. À lui de faire qu'il y en ait. Comprenez-vous. Vous ferez signer la Sweetest mother au nom de Notre-Seigneur et *vous* signerez au mien. Je vous confie mes intérêts<sup>30</sup>.

Elle recourt à la même tactique pour contraindre sainte Anne à l'aider. Après la rédaction d'un article pour ses annales, elle écrit avec humour : « La bonne Sainte Anne est bien chanceuse de m'avoir. Je m'occupe de lui faire donner un orgue et ensuite je tâcherai de lui faire croire qu'elle me doit beaucoup. Une fois que je l'aurai convaincue, je lui ferai faire toutes vos volontés<sup>31</sup>. » Une autre astuce pour établir une communication directe avec Dieu serait de faire livrer le message par une moniale moribonde : « Quand une de vos sœurs partira pour le ciel faites-lui promettre de m'obtenir le succès — *sans vanité*<sup>32</sup>. »

Elle voue un culte particulier à certains saints (la Vierge Marie, sainte Anne et saint Joseph), moins pour les honorer que pour bénéficier de leur intervention particulière auprès de Dieu. Cette ferveur épouse des formes de dévotion qui surclassent les pratiques ordinaires en ce sens qu'elles garantissent les résultats : des neuvaines, des quarante heures, des « *sept dimanches* à saint Joseph<sup>33</sup> », etc. En cas d'échec, le saint invoqué s'expose à d'amers reproches. Saint Joseph, surtout, se montre récalcitrant : « J'espère que Saint Joseph va me regarder favorablement. C'est bien assez qu'il ait laissé mes créanciers me faire banquecroute [*sic*] — et combien d'autres reproches j'aurais à lui faire<sup>34</sup>. » En 1896, elle écrit à mère Catherine-Aurélié : « Vous m'obligeriez fort en faisant dire une messe en mes intentions en l'honneur de saint Joseph dans votre nouvelle chapelle. Veuillez lui dire que c'est sa faute, si je ne le prie pas avec plus de confiance. Pourquoi ne m'exauce-t-il pas quelque fois<sup>35</sup>? »

Même si son discours spirituel se teinte d'un certain mysticisme, Félicité Angers reste donc très pragmatique : des préoccupations matérielles, surtout, déterminent ses relations avec le Ciel. Cette attitude n'est laderrieur qu'en apparence, puisqu'elle fait montre d'une générosité à sa mesure,

30. Lettre datée du 11 novembre 1884, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

31. Lettre datée du 9 novembre 1885, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

32. Lettre datée du 28 décembre 1882, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

33. Lettre datée du 2 juillet 1883, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

34. Lettre datée du 26 juillet 1883, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

35. Lettre datée du 16 septembre 1896, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

c'est-à-dire qui se traduit à son tour en espèces sonnantes. En effet, dès que la nécessité n'est plus si pressante, des offrandes accompagnent régulièrement les lettres aux moniales :

Avec l'argent que j'ai l'honneur de vous offrir, je voudrais, chère mère, fournir le pain et le vin à l'autel du Précieux Sang. Ne me refusez pas cette grâce. C'est au nom de ma sœur morte et de nos autres défunts que je fais ce don afin qu'ils contribuent à l'offrande du Saint sacrifice<sup>36</sup>.

À sa mort, fidèle à son «pacte d'association», elle lègue tout ce qu'elle possède aux missionnaires Oblats.

Félicité Angers vit donc dans un univers de croyance religieuse naïve dont elle tire son sens des valeurs. Au-delà des pratiques courantes de la piété dont elle se sert pour marchander sa sécurité financière avec le Ciel, elle fait encore appel à Dieu pour quelque chose de bien plus fondamental : ne trouvant aucun moyen rapide et facile de gagner de l'argent, elle finit par s'interroger sur un choix de carrière. Lectrice de la Bible, de La-cordaire, de Louis Veillot, des frères de Maistre, de M<sup>br</sup> Gaume, elle imagine son âme comme un instrument privilégié dont se sert la Providence pour accomplir une mission ; elle s'en remet donc principalement au ciel pour lui montrer la voie qui lui est réservée. Le 2 mars 1872 — elle a 27 ans —, une réponse survient :

Le 2 mars prochain il y aura huit ans qu'en recevant l'absolution je reçus de la manière la plus sensible l'application du Sang de Jésus-Christ. Et comment dire ce que j'éprouvai dans ce moment le plus doux, le plus délicieux de ma vie. Plût à Dieu que je fusse morte alors ! Oh la paix, la joie, le bonheur de ce jour. Le sang en tombant sur moi avait allumé dans mon cœur un feu qui me consumait — oh ! si délicieusement. Cela ne dura que quelques instants mais je restai abîmée dans ma joie. Dans ma reconnaissance, dans mon amour. Et dire que je n'ai pas profité d'une si grande grâce. N'est-ce pas que vous remercierez le Seigneur pour moi pauvre ingrate<sup>37</sup>.

Par la suite, elle célèbre chaque année cet anniversaire, et cherche le directeur de conscience qui lui dira comment Dieu désire qu'elle façonne son existence.

Insatisfaite des prêtres de sa paroisse, elle profite des diverses missions paroissiales pour se confier à des religieux et trouver la perle rare. Le père Louis Fiévez, rédemptoriste belge arrivé au Canada en 1879<sup>38</sup> et M<sup>br</sup> Joseph-Sabin Raymond, de Saint-Hyacinthe, joueront un rôle déterminant dans son choix de carrière, tout comme sœur Catherine-Aurélié. La romancière entretient également des relations privilégiées avec quelques autres religieuses (de la congrégation des Ursulines, mais surtout des Adoratrices du Précieux-Sang), avec M<sup>br</sup> Paul Bruchési, ami de la famille An-

36. Lettre datée du 27 novembre 1898, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

37. Lettre datée du 21 février 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

38. Jean-Pierre Asselin, *Les Rédemptoristes au Canada. Implantation à Sainte-Anne-de-Beaupré, 1878-1911*, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1981, p. 32-35.

gers et avec M<sup>gr</sup> Eugène Lapointe, de Chicoutimi. Les lettres échangées avec Louis Fiévez et Joseph-Sabin Raymond n'ont pas été retrouvées; la correspondance avec le rédemptoriste a probablement été détruite avec les archives de Saint-Anne-de-Beaupré, lors de l'incendie de ce sanctuaire en 1922. C'est par l'intermédiaire de lettres à des tiers que nous présumons de la teneur de ces documents.

Ces rencontres semblent toutes avoir eu lieu au tournant des années 1880. Sœur Jean de l'Immaculée confirme, par une lettre, que le premier voyage de la romancière à Saint-Hyacinthe date d'un peu avant 1877<sup>39</sup>; ce séjour marque probablement le début d'une correspondance avec quelques moniales, en particulier avec Catherine-Aurélie, qui s'étendra de façon assez irrégulière sur plus de trente ans. Lorsque la fondatrice s'absente, Félicité Angers correspond avec sœur Saint-François-Xavier, avec qui elle se permet encore plus de familiarité. Les archives du monastère du Précieux Sang ont conservé la plupart de ces lettres. La fondatrice la met probablement en relation avec M<sup>gr</sup> Raymond et avec un certain abbé Lecours.

À la fin de l'année 1879, Fiévez participe à une mission à Barachois, autre nom donné au village de La Malbaie<sup>40</sup>; il se peut que Félicité se soit confessée à lui au cours de cette mission, avant d'entamer une correspondance. Cette période est justement le moment où la famille Angers est déstabilisée par la mort des parents et où Félicité sent l'urgence de donner un sens à sa vie. Il y a tout lieu de croire que la jeune femme, cherchant à apaiser ses inquiétudes existentielles, interroge désespérément ses conseillers.

Les échanges d'ordre spirituel qu'entretient Félicité Angers avec les moniales se transforment rapidement en relations d'amitié que les fréquentations quotidiennes ne viennent pas ternir :

Si vous saviez comme la pensée de votre amitié est consolante et douce. J'y crois si fermement — plus *beaucoup plus* qu'à l'amitié de mes meilleures amies de couvent. Pourtant je suis défiante *par expérience*. Mais ce qui vient de la charité est immortel comme elle<sup>41</sup>.

Ces lettres, où l'auteure avoue ne vouloir rien cacher à sa correspondante, ressemblent à des exercices de transparence. À quelques reprises, elle s'inquiète pourtant des répercussions que pourraient avoir, sur les sentiments des religieuses à son égard, des aveux complets: «Parfois, il me vient à l'esprit que si vous me connaissiez telle que je suis vous ne m'aimeriez pas. Je me fais l'effort d'être hypocrite et de vous voler votre tendresse<sup>42</sup>»; «Parfois il me semble que si vous me connaissiez telle que je

39. Suzanne Blais, *op. cit.*, note 45.

40. Selon les renseignements donnés par le père Paul Laverdure, historien des rédemptoristes au monastère de Toronto.

41. Lettre datée du 20 avril 1883, à La Malbaie, conservée aux ASPSP.

42. Lettre datée du 6 octobre 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPSP.

suis, vous ne voudriez plus me regarder<sup>43</sup>»; «Il y a d'étranges mystères dans le cœur humain — dans le mien du moins<sup>44</sup>.»

Quel peut bien être ce secret qui semble si terrible? Roger Le Moine et sœur Jean de l'Immaculée répondront qu'il s'agit de la même faute qui aurait provoqué la rupture avec Pierre-Alexis Tremblay. Rien n'est moins certain. En effet, dans ses confidences aux religieuses, jamais Félicité Angers ne fait mention de ses déceptions amoureuses. Peut-être ne fait-elle allusion qu'à son caractère, qu'elle juge imparfait, ou peut-être ne s'accuse-t-elle que pour provoquer plus de sympathie. Quoi qu'il en soit, ce besoin de direction spirituelle en voile sûrement un autre, plus fondamental, que des commentateurs, à cause des liens qui unissent dans *Angéline de Montbrun* le père et sa fille, ont identifié comme étant un complexe d'Électre. La correspondance apporte des éléments nouveaux. Dans ses lettres aux religieuses Adoratrices du Précieux-Sang, où elle s'épanche sans commune mesure, Félicité Angers révèle surtout son immaturité affective. Fragile et mal préparée pour affronter la vie, elle pallie à son manque de confiance en elle-même par une recherche inlassable de l'approbation de ceux qu'elle a élus comme parents spirituels; car non seulement Félicité recherche-t-elle un père en la personne de son directeur, mais aussi une mère en Catherine-Aurélié, qu'elle surnomme *Sweetest Mother*.

On pourrait croire aussi qu'elle a de plus en plus de mal à accepter son monde au fur et à mesure qu'elle avance dans ses lectures et dans sa réflexion spirituelle: orpheline dans les faits, elle l'est aussi dans l'âme. Comme Emma Bovary, elle se forme une société idéale sans relation véritable avec sa réalité quotidienne. C'est à travers ce prisme déformant qu'elle perçoit sa vie et sa famille. De même qu'elle renoncera à son nom pour son pseudonyme, elle semble oublier son origine biologique pour privilégier son ascendance spirituelle:

Seulement, laissez-moi vous dire combien je souffre de n'avoir pas pu rejoindre mon *vrai et unique Père* (le P. Fiévez). *Tout vient à point à qui sait attendre* je m'en vais donc attendre *l'heure de Dieu* heure désirée et pourtant redoutée, la sotte vie que je mène me fait honte et pitié<sup>45</sup>.

L'heure tant attendue est celle de la révélation de son destin.

### La vie littéraire de Félicité Angers

Les choix qui s'offrent à elle sont limités: le mariage, la vie religieuse, ou, conformément à la formation qu'elle a reçue chez les Ursulines — où ses talents littéraires ont été remarqués —, un travail relié à l'écriture

43. Lettre datée du 19 février 1884, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

44. Lettre datée du 1<sup>er</sup> novembre 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

45. Lettre datée du 19 février 1884, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

(l'enseignement, le journalisme, commis aux postes). Compte tenu de son âge, le mariage était devenu peu envisageable. Selon sa correspondance, qui recèle plusieurs allusions à ce propos, Félicité a sérieusement réfléchi à prendre le voile. Son premier voyage à Saint-Hyacinthe visait probablement à explorer cette possibilité, car, quelque temps plus tard, elle exprime ses regrets : «Je suis charmée que vous soyez ou *parraissiez* [sic] être sur le chemin de la prospérité, mais qu'il est triste pour moi de n'avoir pu profiter de la permission d'entrer chez vous<sup>46</sup>.» De deux choses l'une : ou la communauté ne l'a pas acceptée comme postulante, ou elle-même a révisé ses aspirations. Diverses raisons justifieraient le refus des religieuses : l'âge de Félicité, l'absence de dot, ses obligations envers son frère et sa sœur célibataires et, surtout, ses motivations profondes, qui ne sont sûrement pas étrangères à la recherche de sécurité financière et affective. Quant à la romancière, elle semble avoir un jour acquis la certitude que la vie cloîtrée, tout comme le mariage d'ailleurs, ne lui conviennent pas : «Je n'ai pas l'ombre d'une inclination pour le cloître — également pas la moindre pour le mariage — ce grand Sacrement ne m'attire pas... Ah que j'y souffrirais. Laissons<sup>47</sup>.»

Il apparaît assez clairement qu'en publiant «Un amour vrai», elle ait elle-même choisi la troisième option, dans laquelle on l'a ensuite encouragée à persévérer, presque à son corps défendant : «Je voudrais me mettre à écrire», affirme-t-elle en février 1879, au moment où sa première nouvelle paraît dans *La Revue de Montréal* :

Mon premier essai a été remarqué. Si c'est possible, je voudrais me servir de cette aptitude pour gagner ma vie. D'ailleurs ces sortes d'écrits peuvent avoir aussi leur utilité. Un romancier français a publié dernièrement un ouvrage (*Les étapes d'une conversion*) qui je crois servira à faire aimer Jésus-Christ. Il va sans dire que je ne me compare pas avec cet écrivain, mais si le bon Dieu daignait bénir mes efforts cela ne me donnerait-il pas du *talent*. Ne pourriez-vous pas Sweetest mother m'indiquer un sujet de *nouvelle ou de roman*? Étrange demande n'est-ce pas? Songez-y s'il vous plaît quelque chose qui puisse faire du bien et avec la bénédiction d'en haut faire aimer Dieu quand ce ne serait que d'une seule âme<sup>48</sup>.

C'est probablement à partir de cette époque qu'elle se met à la rédaction d'*Angéline de Montbrun*, temps pendant lequel elle cesse vraisemblablement sa correspondance avec les religieuses. Les lettres ne reprennent qu'après la publication du roman dans *La Revue canadienne* (juin 1881-août 1882). Elle écrit avec satisfaction à la mère Sainte-Marie-Cimon des Ursulines de Québec :

Monseigneur Raymond m'a dit avec cette belle gravité que vous lui connaissez, que mon travail était propre à faire du bien. Et faut-il ajouter qu'en

46. Lettre datée du 6 octobre 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

47. Lettre datée du 11 novembre 1884, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

48. Lettre datée du 21 février 1879, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

confession et ailleurs, il m'a fort encouragée à continuer. Hélas! n'est-ce pas une étrange route pour aller au ciel<sup>49</sup>?

Elle met en chantier un nouveau roman, *À travers les ronces*, qu'elle qualifie ainsi :

J'ai abandonné complètement ma petite brochure mais je vais commencer un roman. Je me sers de ce mot quoiqu'il ne rende pas bien ma pensée. En effet, il s'agit seulement de l'histoire intime — *l'histoire d'une âme* si vous voulez. Je voudrais montrer une âme passionnée [...]. Si je réussissais ce livre ferait un grand bien je n'en doute pas, car [...] *voilà l'ennemi* voilà ce qui fait le fond de la vie<sup>50</sup>.

En 1883, elle en confie quelques chapitres aux *Nouvelles Soirées canadiennes*. À cette époque, elle devient pleinement consciente de sa prédestination à l'écriture :

On m'encourage beaucoup à écrire. On me dit que c'est ma vocation et plusieurs choses me portent à croire qu'on dise vrai. Aidez-moi donc à la remplir, très chère. C'est terrible pour une pauvre ignorante comme moi de me trouver aux prises avec une destinée pareille<sup>51</sup>.

Si elle se soupçonne des dispositions pour l'écriture, comme en témoignent ses articles dans le *Papillon littéraire*, recueil de devoirs conservé aux archives des Ursulines de Québec, la manifestation publique de son talent va cependant à l'encontre de son éducation et des mœurs de l'époque, où, en effet, on faisait de la pudeur la qualité maîtresse de la femme. De plus, peu de femmes ont jusque-là publié : «J'ai déjà une assez belle honte de me faire imprimer. Peut-être, monsieur ne comprenez-vous pas ce sentiment — les hommes sont faits pour la publicité<sup>52</sup>.» En publiant, elle prend conscience de déroger au rôle traditionnel de la femme, qu'elle définit clairement dans *Si les Canadiennes le voulaient* (1886) : gardienne de la foi, des mœurs et éducatrice des enfants. Si ce rôle lui a été inculqué par son passage chez les Ursulines, il a été renforcé par la pression sociale d'un village éloigné comme La Malbaie. Dans un milieu où tous les gens se connaissent, il est bien difficile d'afficher une différence quelconque sans encourir la réprobation sociale. Pour toutes ces raisons, Félicité cherche des appuis de taille pour justifier son choix ; la confirmation sera divine, rien de moins :

Entre nous pas de secrets — je vous dirais [*sic*] donc que mon Ange et mon Père trouve mon livre *exquis*. J'avais dit au bon Dieu que je prendrais Son opinion (celle du P.F.) sur mon talent. Il me semble donc que je dois le croire et travailler<sup>53</sup>.

49. Lettre datée du 20 mai 1882, à La Malbaie, conservée aux archives des Ursulines de Québec.

50. Lettre datée du 28 décembre 1882, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

51. Lettre datée du 28 décembre 1882, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

52. Lettre datée du 1<sup>er</sup> octobre 1883, à La Malbaie, conservée au Séminaire de Québec, fonds Casgrain. Ce Fonds est maintenant au Musée de l'Amérique française à Québec.

53. Lettre datée du 7 décembre, non millésimée [1884?], conservée aux ASPS.

Félicité Angers écrira désormais des textes édifiants, conformément au rôle que lui confie le ciel, et pratiquera sa profession modestement, en se cachant sous le pseudonyme de Laure Conan.

D'avril 1894 à mars 1898, période où elle assume la rédaction de *La Voix du Précieux Sang*, elle en arrivera au compromis parfait. Cette fonction lui assure la sécurité d'un « salaire » équivalent à 800 dollars par an<sup>54</sup> — rétribution qui comprend probablement le gîte et le couvert dans une maison attenante au monastère des Sœurs adoratrices du Précieux Sang —, lui permet de mettre sa plume au service d'une bonne cause, et de côtoyer quotidiennement ses confidentes qui lui rendront hommage dans le dernier numéro de la revue :

[...] on nous permettra bien d'attacher une expression particulière de nos remerciements, au nom de l'éminente femme de lettres qui a enrichi tant de nos pages de ses remarquables productions. Tous nos lecteurs ont déjà reconnu Madame Laure Conan qui malgré le haut rang qu'elle occupe dans la littérature canadienne n'a pas dédaigné de mettre son élégante et docte plume au service de notre petite revue<sup>55</sup>.

Avant d'en arriver là, Félicité Angers a dû accepter l'idée de faire partie du milieu littéraire de l'époque.

En cette période de vaches maigres pour les revues littéraires québécoises, la parution d'*Angéline de Montbrun* était à marquer d'une pierre blanche. L'abbé Casgrain, toujours à l'affût de nouvelles recrues et à qui il faut reconnaître un sens inné de la publicité, voit là une chance inespérée de relancer la littérature canadienne. Il mise sur certains écrivains et crée l'événement littéraire qui en fera des vedettes : on sait comment il a procédé avec Aubert de Gaspé père, François-Xavier Garneau et Octave Crémazie. L'abbé sait très bien que ce n'est pas le nombre d'écrivains qui fait une littérature, mais la qualité de ceux-ci. La lecture d'*Angéline de Montbrun*, dans *La Revue canadienne*, l'a convaincu d'avoir repéré une étoile montante. Il faut maintenant la mettre en valeur. L'abbé écrit une première recension fort élogieuse dans *L'Opinion publique*<sup>56</sup>, puis invite la romancière chez lui, à la Rivière-Ouelle, et lui propose de l'aider à publier le roman en livre : « J'y serais fort disposée si je pouvais compter sur un succès pécuniaire raisonnable<sup>57</sup>. » De son côté, l'abbé reconnaît l'importance de l'argent pour elle :

On vous a peut-être annoncé que j'ai réussi à faire consentir M. L. Brousseau à imprimer en volume le roman d'*Angéline de Montbrun*, par M<sup>lle</sup> Laure Conan.

54. Selon une lettre du chanoine A. Plantin à sœur Saint-François-Xavier, datée du 14 novembre 1895, citée par Suzanne Blais, *op. cit.*, p. 27.

55. « Nos adieux », *La Voix du Précieux Sang*, mars 1898, p. 449.

56. Henri-Raymond Casgrain, « Étude sur *Angéline de Montbrun* », *L'Opinion publique*, 6 décembre 1883, p. 577-578.

57. Lettre à Henri-Raymond Casgrain, datée du 9 décembre 1882, conservée au Séminaire de Québec, fonds Casgrain.

Le montant que M. Brousseau lui donnera, comme honoraires, s'il réussit à écouler l'édition, sera trois cents piastres. C'est bien peu de chose, mais depuis plus d'un an, qu'elle cherche à placer son livre, elle n'a rien réalisé du tout<sup>58</sup>.

Casgrain, qui connaît les exigences de la vie littéraire, sait bien que pour rapporter, un livre doit s'appuyer sur le vedettariat. Pour cela, il faut de la publicité. Il lui offre non seulement son appui, mais aussi tout son réseau d'influence : la romancière n'aurait qu'à suivre la voie qu'il lui trace pour accéder à la renommée. Casgrain sait bien qu'il est impossible de vivre de sa seule plume. Aussi lui propose-t-il de la faire entrer dans la fonction publique, comme la majeure partie des écrivains de l'époque. Après une visite à la Rivière-Ouelle, Félicité écrit à mère Saint-François-Xavier :

Chère amie, je vous dirai en grand secret que M. Casgrain m'a proposé de m'obtenir un emploi du gouvernement — ne riez pas — un emploi qui ne donne rien à faire et 200 ou 300 louis par année. Naturellement, j'en serais fort aise. Mais la chose ne s'est encore jamais faite pour une femme et souffrira peut-être bien des difficultés<sup>59</sup>.

Ainsi accepte-t-elle implicitement le plan de carrière que lui propose Casgrain, mais refuse par la suite de le laisser agir à sa guise.

L'abbé rédige une première version d'une préface à l'édition en volume d'*Angéline de Montbrun*, qui ne nous est malheureusement pas parvenue, mais qui, de toute évidence, semble s'intéresser autant à l'auteure qu'au roman. Casgrain lui demande même sa photo qu'il ferait paraître dans le volume<sup>60</sup>. La réaction de Félicité Angers à cette première mouture de la préface ne tarde pas :

Quant à ce qui me touche personnellement c'est autre chose. Puisque vous avez eu la bonté de me demander mes impressions laissez-moi vous prier de tout retrancher. Je vous assure que cela me serait plus pénible qu'il n'est possible de dire. De grâce, ne m'imposez pas ce supplice<sup>61</sup>.

On peut croire que l'abbé espère, à la longue, vaincre cet excès de pudeur car, au début de janvier 1884, Félicité refuse une nouvelle version probablement peu remaniée : « Jamais je n'ai permis de joindre mon nom à mon pseudonyme. Si vous avez encore les épreuves en mains, je vous prie de biffer cela<sup>62</sup>. » Face à un Casgrain qui n'obtempère toujours pas, la romancière en appelle à Alfred Garneau<sup>63</sup> et à Thomas Chapais : « je vous

58. Lettre de Henri-Raymond Casgrain à Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, datée du 8 octobre 1883, à Rivière-Ouelle, conservée au Séminaire de Québec, fonds Casgrain.

59. Lettre datée du 26 septembre 1883, à La Malbaie, conservée aux ASPS.

60. Lettre datée du 26 septembre 1883, à La Malbaie, conservée au Séminaire de Québec, fonds Casgrain.

61. Lettre datée du 1<sup>er</sup> octobre 1883, à La Malbaie, conservée au Séminaire de Québec, fonds Casgrain.

62. Lettre datée du 14 janvier 1884, à La Malbaie, conservée au Séminaire de Québec, fonds Casgrain.

63. Lettre à Alfred Garneau, datée du 3 mars 1884, à La Malbaie, conservée aux archives des Ursulines de Québec.



prie de me venir en aide au besoin c'est-à-dire d'entraver adroitement l'impression du livre si [M.] Casgrain tarde à parler des changements à [faire]<sup>64</sup>.» Le 18 mars, elle répond à l'abbé qui a de nouveau tenté de la fléchir : «Malgré le sentiment profond de vos bontés, malgré la reconnaissance que je vous ai et que je vous conserverai je ne puis partager là-dessus votre manière de voir. J'aime cent fois mieux que le livre ne soit jamais publié<sup>65</sup>.» L'échec de cette dernière tentative marque un tournant dans les relations entre Casgrain et sa protégée qui en fait part à Alfred Garneau :

M. Casgrain m'a écrit une lettre plus que sèche et déclare que s'il a bien compris ma demande il cessera de s'occuper de ma publication. J'ai répondu que jamais je ne consentirai à ce qu'il soit question *de moi* dans *mon livre*. Cela me semblerait d'une inconvenance choquante<sup>66</sup>.

L'aspect biographique, sur lequel misait Casgrain, était la pierre d'angle de sa stratégie publicitaire, car la richesse du nouveau roman tient justement à l'authenticité des sentiments qu'il exprime : «La main qui écrit ces lignes a dû trembler d'émotion pendant qu'elle les traçait sous le souffle de l'inspiration ; car il faut ressentir soi-même ces grands troubles du cœur pour les rendre avec tant d'authenticité<sup>67</sup>.» L'entêtement du préfacier à révéler la personne derrière la romancière lui vaut une réplique polie, mais cinglante et péremptoire : «Qu'ai-je donc fait pour que vous ayez crû juste et bien de passer par-dessus ma volonté la plus expresse [*sic*] et mes sentiments les plus intimes dans une chose où j'ai certainement le *droit* de les faire accepter<sup>68</sup>?» Finalement, Casgrain cède et Félicité Angers approuve le texte de la préface<sup>69</sup>. Si elle gagne sur un point, elle perd sur un autre. Elle renonce ainsi à la protection de Casgrain, au poste qu'il aurait pu lui obtenir, à l'entrée dans le milieu littéraire par la grande porte.

Voilà donc quelqu'un qui, certes, connaît les limites que dicte son époque au destin des femmes, mais qui utilise aussi toute la force de son caractère — qu'on a ainsi dit mauvais — pour trouver la manière de gagner sa vie honorablement. Pour elle et ses contemporaines écrivaines, le chemin était loin d'être tracé. Toutes, elles ont fait preuve d'ingéniosité et de courage, les unes en investissant le monde masculin, les autres en

64. Lettre à Thomas Chapais, datée du 4 mars 1884, à La Malbaie, conservée aux ANQ à Québec, fonds Thomas-Chapais.

65. Lettre à Henri-Raymond Casgrain, datée du 18 mars 1884, conservée au Séminaire de Québec, fonds Casgrain.

66. Lettre à Alfred Garneau, datée du 23 mars 1884, à La Malbaie, conservée aux archives des Ursulines de Québec.

67. Préface de Henri-Raymond Casgrain à *Angéline de Montbrun*, Québec, J.-A. Langlais, 1882, p. 22.

68. Lettre à Henri-Raymond Casgrain, datée du 29 mars 1884, à La Malbaie, conservée aux archives du Séminaire de Québec, fonds Casgrain.

69. Lettre à Henri-Raymond Casgrain, datée de juillet 1884, à La Malbaie, conservée au Séminaire de Québec, fonds Casgrain.

créant un créneau féminin, le plus souvent en cherchant des appuis dans le milieu littéraire ou politique. Femme de principes, Félicité Angers n'était pas prête à tout pour obtenir le succès, surtout pas à outrepasser ce que lui dictaient sa nature et sa conscience. Elle met ainsi autant de véhémence à faire respecter sa vie privée qu'à réclamer une rétribution équitable pour son travail d'écrivaine. Elle a délibérément fait cavalier seul et jamais, jusqu'alors, l'on avait constaté autant d'opiniâtreté chez une femme. Peu encline à fréquenter ses semblables, auteure de romans bouleversants par leur facture, sans complaisance, elle accusait une différence qu'on a maladroitement excusée par sa laideur et son manque de charme<sup>70</sup> : l'histoire littéraire a pendant longtemps préféré parler du talent exceptionnel d'une femme manquée... De son côté, c'est dans une foi naïve et une religion décriée pour la soumission qu'elle a pu imposer aux femmes que Félicité Angers a trouvé une force morale assez puissante pour manier les ficelles d'une carrière qu'elle a entreprise, dit-elle, à cause de la « nécessité seule<sup>71</sup> ». L'avenir lui a donné raison : « Vous avez probablement appris que l'Académie française a couronné *L'Oublié*. Veuillez remercier pour moi Notre Seigneur et sa douce mère [...] Marie et n'oubliez pas que j'ai demandé des prières irrésistibles<sup>72</sup>. »

---

70. Voir, entre autres, Henri D'Arles, cité par Guy Frégault, *Histoire de la littérature canadienne-française : seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, texte inédit présenté et préparé d'après les manuscrits de l'auteur par Réginald Hamel, Montréal, Guérin, 1996, p. 312-313.

71. Lettre datée du 9 décembre 1882, à La Malbaie, conservée au Séminaire de Québec, fonds Casgrain.

72. Lettre datée du 2 juillet 1903, à La Malbaie, conservée aux ASPS.